

*Trois romans chinois*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Histoire du poète qui fut changé en tigre*

NAKAJIMA ATSUSHI

*Trois romans chinois*

Traduit du japonais par  
VÉRONIQUE PERRIN



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2011

## MA PÉRÉGRINATION VERS L'OUEST

Pour les noms de personnes, nous suivons l'usage japonais et chinois qui place le patronyme avant le prénom.

Ouvrage sélectionné par le Programme de Publication de Littérature Japonaise (JLPP), géré par le Centre de promotion et de publication de littérature japonaise (J-Lit Center) sous l'égide de l'Agence des Affaires Culturelles Japonaises.

*Wagasaiyūki (Ma Pérégrination vers l'Ouest)* a été publié pour la première fois en novembre 1942 par les éditions Kyō no mondai-sha ; *Deshi (Le Disciple)* en février 1943 par la revue *Chūōkōron* ; *Riryō (Li Ling)* en juillet 1943 par la revue *Bungakukai*.

Traduction : © Véronique Perrin, 2011.

© Éditions Allia, Paris, 2011.

## ASCENSION DE WUJING

Les frileuses cigales chantaient dans les saules dégarnis et la constellation du Grand Feu s'inclinait à l'Ouest ; en ce début d'automne, Sanzang avait le cœur inquiet : encouragé par ses deux disciples il avait surmonté les épreuves, s'était hâté, et voici qu'ils se trouvaient soudain devant un vaste courant d'eau. De hautes vagues jaillissaient, nul ne pouvait mesurer la largeur de ce fleuve. Comme ils s'avançaient sur la rive et regardaient au loin, près d'eux une stèle apparut. Le haut était gravé de trois caractères sigillaires :

*FLEUVE des SABLES MOUVANTS*

et sur le devant, quatre colonnes en petites lettres régulières :

*Huit cents bornes de sables mouvants  
Trois mille d'une eau faible profonde  
– Et pas un duvet d'oie flottant –  
La fleur du roseau même y sombre.*

XIYOU JI <sup>1</sup>

1. *La Pérégrination vers l'Ouest* de Wu Cheng'en. Cette citation correspond au début du chapitre XXII : Xuangzang ou Sanzang, maître du Tripitaka (les “Trois Corbeilles” en sanskrit), arrive en compagnie de ses deux disciples, Sun Wukong et Zhu Wuneng – Singet “Conscient-de-la-Vacuité” et Porcet “Conscient-de-ses-Capacités”, dans la traduction d'André Lévy –, devant ce fleuve d'où va surgir Sha Wujing – Sablet “Conscient-de-la-Pureté”. À partir de cette scène, Nakajima invente “sa” *Pérégrination vers l'Ouest*, qui sera le roman de Wujing, le dernier et le plus discret des trois disciples.

LORS, parmi les treize mille et quelques monstres qui gîtaient au fond des Sables Mouvants, pas un qui fût plus timoré que lui. À l'en croire, il s'était déjà enfilé neuf moines entiers et pour son châtement neuf têtes de morts lui restaient accrochées au cou, ne les voyaient-ils pas ? Mais les autres monstres étaient tous d'accord pour ne rien voir de tel. "Tu te fais des idées, mon vieux", disaient-ils ; incrédule, il les affrontait collectivement du regard, allons donc ! puis sombrait dans un air de mélancolie qui semblait demander : pourquoi suis-je donc tellement différent de vous tous ? Les autres s'en amusaient entre eux. "En fait de moines, ce type-là ne s'est même jamais attaqué à de l'humain, je parie. Quelqu'un l'a-t-il vu faire ? Pêcher et manger du carassin, du *fretin*, ça oui !" Et d'ailleurs, il avait un surnom tout trouvé – on l'appelait Wujing Parle-pour-soi. Toujours à se ronger les sangs, tourmenté, bourrelé de remords, et ces tristes reproches qu'il ruminait à part soi tournaient au monologue et s'échappaient à son insu. De loin, on eût dit de simples petites bulles qui sortaient par moments de sa bouche, quand en réalité il marmonnait tout bas : "Je suis un imbécile", "Pourquoi suis-je comme ça ?", "Cette fois, je suis foutu"... parfois aussi : "Je suis un ange déchu."

En ce temps-là, tout ce qui vit, et pas seulement les monstres, passait pour être la *réincarnation* d'autre chose. Ainsi Wujing avait été jadis, dans le monde d'En-haut, général des rideaux roulés à la cour des Nuées Mystérieuses ; personne dans ces bas-fonds ne trouvait à redire à cela. C'était une raison suffisante pour que le

très sceptique Wujing fit lui-même semblant d’y croire. Il était en fait, de tous les monstres, le seul à mettre secrètement en doute la doctrine de la réincarnation. Que cinq cents ans plus tôt dans le monde d’En-haut un certain général des rideaux roulés fût devenu moi, admettons, mais pouvait-on en déduire que le vieux général et le moi présent étaient la même personne ? Premièrement, ce moi n’avait aucun souvenir du vieux monde d’En-haut. En quoi serait-il identique à ce général antédiluvien ? Auraient-ils même corps ? Ou même âme ? Et qu’est-ce que l’âme, si vous me permettez ? “Allons bon, ça le reprend...”, pendant qu’il se laissait aller à ces interrogations, du côté des monstres on riait, les uns en se moquant de lui, d’autres avec des mines apitoyées : “Il est malade ! Sale maladie, je vous dis.”

De fait, il était malade.

Depuis quand ? Quelle en était la cause ? Deux questions à quoi Wujing ne savait répondre. Il s’en était tout simplement rendu compte au moment où cette chose dégoûtante prenait déjà ses aises autour de lui. Il n’avait plus envie de rien faire, tout ce qu’il voyait, tout ce qu’il entendait le déprimait ; tout était prétexte à se dégoûter de soi-même, si bien qu’il n’avait plus aucune confiance en lui. Il restait enfermé des jours entiers dans sa grotte, sans manger, le regard fiévreux, attentif, absorbé dans ses pensées. Tout à coup, il était debout, marchait de long en large, grommelait on ne sait quoi, se rassoyait aussi sec. Car lui-même n’était pas conscient des gestes qu’il faisait. Quelle était cette chose à tirer au clair pour se libérer de l’angoisse ? – même ça, il ne le savait pas. Mais tout ce qu’il avait pris jusqu’alors pour argent comptant

lui semblait à présent incompréhensible et douteux. Des choses qu’il concevait comme un tout cohérent se présentaient maintenant en pièces détachées, il les considérait une à une et, pendant ce temps, la signification de l’ensemble lui échappait.

Un monstre poisson d’âge vénérable, un peu médecin, un peu astrologue, un peu chaman, dit un jour en voyant Wujing : “Ouh là ! mon pauvre garçon, tu files un mauvais coton. Ce mal-là, c’est la certitude à quatre-vingt dix-neuf pour cent de traîner une existence misérable. On ne connaissait pas ça chez nous, dans les premiers temps, mais depuis que nous mangeons de la chair humaine, des cas, très rares, ont fait leur apparition. Ceux des nôtres qui en sont atteints ne peuvent plus accepter les choses comme elles sont. Tout ce qu’ils voient, tout ce qu’ils rencontrent, les amène aussitôt à se demander ‘pourquoi ?’ : ils s’attaquent au ‘pourquoi’ dont seul le Très-Haut, le vrai Dieu, a le secret. Les vivants ne peuvent pas vivre avec cette pensée. S’interdire cette pensée, n’est-ce pas la règle ici-bas ? Le plus ennuyeux dans le cas présent, c’est que le malade doute littéralement de lui. Pourquoi croire que je suis moi ? Je pourrais tout aussi commodément être un autre. Qu’est-ce que ça veut dire, ‘être moi’ ? Nous sommes là devant le pire symptôme de ce mal. Alors ? J’ai bien deviné ? C’est triste à dire, mais il n’y a ni remède ni médecin pour ce mal. On ne peut se guérir que par soi-même. Et à moins d’un sérieux coup de chance, je ne vois pas comment tu pourrais retrouver le sourire...”

L'INVENTION de l'écriture s'était rapidement répandue hors du monde des humains, elle était connue dans leur monde aussi, bien qu'ils eussent coutume entre eux de la traiter avec mépris. La sagesse vivante ne saurait s'écrire (se dessiner peut-être, et encore) avec des lettres mortes. C'était à peu près aussi stupide que vouloir attraper la fumée et ses formes en les emprisonnant dans sa main, croyait-on généralement. On évitait donc, comme un signe de déclin de la force vitale, de rien comprendre à l'écriture. Et en fin de compte, cela ne faisait aucun doute parmi les monstres, c'est bien de là que venait aussi la mélancolie ordinaire de Wujing.

L'écriture n'avait pas droit au respect, mais la pensée, pour autant, n'était pas négligée. Il y avait un bon nombre de philosophes parmi ces treize mille monstres. Leur vocabulaire était extrêmement limité, en sorte que les mots les plus naïfs servaient à penser les questions les plus difficiles. Chacun tenait au fond des Sables Mouvants sa petite *boutique d'idées*, grâce à quoi une note de mélancolie philosophique planait sur ces bas-fonds. Tel vieux sage ichtyoïde ayant acquis un splendide jardin y méditait, sous un puits de lumière, au bonheur éternel qui ne connaît pas les regrets. Une aristocratie à nageoires abritée sous de belles algues vertes striées louait l'harmonie musicale de l'Univers en pinçant de la harpe. Wujing, grand nigaud disgracieux, sottement affligé, et qui ne cherchait pas même à dissimuler son tourment, devint le souffre-douleur attiré de cette confrérie d'intellectuels. L'un de ces brillants monstres, daignant s'adresser à lui, proféra d'un air solennel :

“Voyons donc, qu'est-ce que la vérité ?” Puis sans attendre de réponse, il mit un sourire moqueur sur ses lèvres et s'éloigna à grands pas. Un autre encore – un esprit tétrodon, celui-là – se déplaça tout exprès, sachant Wujing malade : il avait deviné la cause de son mal, qui n'était autre que la “peur de mourir” ; on allait bien s'amuser. “Tant que tu vis, tu n'es pas mort. Quand tu mourras, tu ne seras plus toi. Que veux-tu craindre alors ?” Telle était en effet la théorie de ce garçon. Wujing admit bien volontiers la justesse de ses arguments. D'autant plus volontiers que lui-même n'avait pas du tout peur de la mort : la cause de son mal n'était pas là. L'esprit tétrodon qui se promettait une bonne rigolade s'en retourna déçu.

Dans l'univers des monstres, corps et esprit n'étaient pas aussi nettement séparés qu'ils le sont dans le monde des humains, de sorte que les maux de l'âme se transformaient aussitôt en des souffrances physiques aiguës qui mirent Wujing au supplice. Enfin, n'en pouvant plus, il prit la décision suivante : “Coûte que coûte, dussé-je être accueilli partout par des sarcasmes et des rires (au point où j'en suis, que m'importe ?), j'irai trouver chaque sage, chaque médecin, chaque astrologue nichant au fond de ce fleuve, les assiègerai, mendierai leur enseignement aussi longtemps que je n'aurai pas eu réponse à mes questions.”

Il se mit en route, vêtu d'un humble habit de moine.

Pourquoi les monstres étaient-ils des monstres et non pas des humains ? En raison d'une forme d'infirmité qui les rendait disgracieux, inhumains, n'ayant jamais qu'un